

SÔSEKI

OREILLER D'HERBE
OU
LE VOYAGE POÉTIQUE

Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu



Picquier poche

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Choses dont je me souviens
Haïkus
Les Herbes du chemin
Petits contes de printemps
Sanshirô
La Porte
Rafales d'automne
Une journée de début d'automne

Titre original : *Kusamakura*

Edition originale : 1906

En couverture : *La mariée à cheval*, Hattori Aritsune (image inversée)

© 2015, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

© 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P.150
13631 Arles cedex

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1349-7

ISSN : 1251-6607

Achevé d'imprimer en Union Européenne
par Meilleures-Impressions

Dépôt légal : avril 2018

SOMMAIRE

Oreiller d'herbe ou le Voyage poétique	7
Notes	268
Liste des peintures.....	271
Remerciements.....	272

Tout en gravissant un chemin de montagne, voici ce que je me disais.

Faire preuve de raison crée des conflits. Laisser parler son cœur conduit à la dérive. Imposer sa volonté est source de fatigue. Bref, il n'est pas facile de vivre dans le monde des hommes.

Quand la difficulté de vivre s'intensifie, l'envie vous prend d'aller ailleurs. Une fois que vous avez compris que la peine est partout la même, alors la poésie peut naître, alors la peinture peut naître.

Ce n'est ni Dieu ni un quelconque démon qui ont créé le monde des hommes. Ce sont des gens comme vous et moi, ni pires ni meilleurs. Si ce monde où il est malaisé de vivre est l'œuvre de gens ordinaires, il ne doit se trouver nulle part un endroit qui vaille la peine qu'on s'y installe. A moins de partir pour un pays où les hommes sont

sans foi ni loi. Or, il doit être encore plus pénible de vivre dans un monde sans foi ni loi que dans un pays où les hommes sont de ceux que l'on rencontre partout, ni meilleurs ni pires.

Ainsi, puisque le monde dans lequel nous vivons est difficile à vivre et que nous ne pouvons pas pour autant le quitter, la question est de savoir dans quelle mesure nous pouvons le rendre habitable, ne fût-ce que la brève durée de notre vie éphémère. C'est alors que naît la vocation du poète, la mission du peintre. Quel que soit son art, l'artiste apaise le monde, il est précieux en ce qu'il enrichit le cœur de l'homme.

C'est le poème, c'est le tableau qui libère le monde des vicissitudes et rend l'univers digne d'être aimé. C'est la musique, c'est la sculpture. On pourrait aller jusqu'à dire qu'il n'est pas nécessaire de recréer le monde. Il suffit de regarder autour de soi pour que vive le poème, pour que jaillisse le chant. Les notes n'ont pas besoin de partition pour que la mélodie retentisse dans le cœur. Les couleurs n'ont pas besoin de support pour que la magnificence de la peinture se reflète aux yeux de l'esprit. Il me suffit de purifier, en me l'appropriant avec sérénité, le monde d'ici-bas, décadent et fangeux, par l'intermédiaire du cœur. C'est ainsi que le poète sans voix qui ne compose pas une seule rime, le peintre sans couleurs ni tissu de soie, doué de la faculté de voir ce bas monde, capable de se délivrer des passions pour pénétrer

dans une sphère de pureté et bâtir un univers sans pareil... plus qu'un fils de riche, plus qu'un fils de puissant, plus qu'un enfant chéri dans le monde ordinaire, est un être heureux.

Après vingt années passées dans ce monde, j'ai compris qu'il valait la peine d'y vivre. Au bout de vingt-cinq ans, j'ai compris que le clair et l'obscur étaient les deux faces de la même lumière, j'ai compris que là où le soleil envoie ses rayons, l'ombre étend sans faute son voile. C'est la conclusion à laquelle j'ai abouti maintenant que j'ai atteint ma trentième année. Plus profonde est la joie, plus profonde sera la tristesse, plus grand est le plaisir, plus grande sera la souffrance. A vouloir séparer ces deux éléments, on ne pourra pas résister. Si on cherche à éliminer le problème, le monde se disloque. L'argent est précieux, mais s'il s'accumule (comme d'ailleurs tout ce qui compte à nos yeux), il nous poursuivra jusque dans notre sommeil. L'amour rend heureux, mais à force de connaître la joie d'aimer, on se prend à regretter le temps où l'on n'était pas amoureux. Les dirigeants portent sur leurs épaules le poids de millions d'individus et la responsabilité du pouvoir pèse lourdement sur leur dos. Tout le monde a envie de manger de bonnes choses. Si l'on se contente d'y goûter, on ne s'en lassera pas, mais si l'on se gave, on se sentira mal à l'aise...

Tandis que je laissais ainsi vagabonder mes pensées, mon pied droit trébucha soudain sur

l'extrémité d'une pierre carrée branlante. Pour ne pas perdre l'équilibre, je lançai mon pied gauche en avant, et pendant que j'essayais de me rattraper, j'eus la chance de me retrouver assis sur un rocher, un mètre plus loin. La boîte de peinture que je portais à l'épaule a simplement glissé en brinquebalant. Heureusement, je n'ai eu aucun mal.

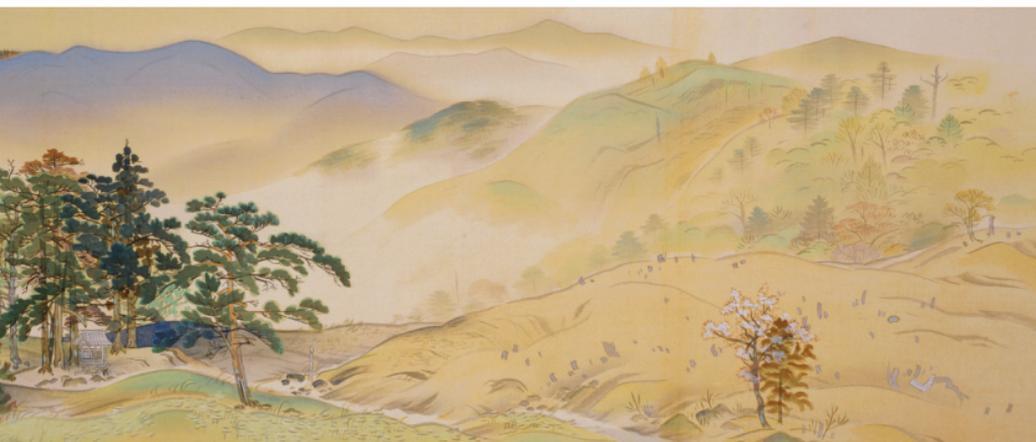
Je me suis relevé et j'ai découvert devant moi, à gauche du chemin, le sommet d'une montagne en forme de seau renversé. Je ne sais si c'étaient des cryptomères ou des cyprès, toujours est-il qu'au milieu du vert profond des arbres qui s'élançaient de la racine jusqu'au faite, des cerisiers sauvages étalaient de loin en loin le rouge clair de leurs fleurs, dont les contours s'estompaient dans une brume diffuse. Légèrement à l'avant, une crête dénudée dominait un ensemble de collines qui se pressaient. Le flanc abrupt du mont chauve, comme taillé par la hache d'un géant, s'enfonçait profondément dans la vallée. Au sommet, un arbre, sans doute un pin rouge. A travers les branches, le ciel se découpe avec netteté. A ma gauche, le chemin prend fin quelques dizaines de mètres plus loin, mais de l'éminence où je me trouve, j'ai vu bouger une forme enveloppée d'un châle rouge et j'en ai conclu qu'en gravissant le sentier, on débouchait quelque part. La route était passablement inconmode.

Egaliser le terrain ne devrait pas donner trop de peine, mais il y a de gros cailloux. Le sol peut

être aplani mais il n'en va pas de même des pierres. On peut sans doute les casser, mais les rochers ne sauraient se laisser écarter. Ils se dressent majestueusement sur le chemin en creux et ne semblent pas vouloir céder la place. Puisqu'on ne peut leur faire entendre raison, ou bien il faut les escalader, ou bien il faut les contourner. Même là où il n'y a pas de rochers, le chemin est difficilement praticable. De gauche comme de droite, la paroi rocheuse est élevée, le centre est creux, on pourrait croire que la pointe d'un triangle large de deux mètres fonce sur moi. En fait de chemin, j'ai plutôt l'impression de traverser le lit d'une rivière. Naturellement, rien ne me presse dans ce voyage, si bien que je m'engage nonchalamment dans le sentier qui serpente.

Soudain me parvient le chant d'une alouette. J'ai regardé en bas, dans la vallée, mais il m'est impossible de savoir d'où elle chante, pas le moindre signe d'oiseau. Seul le chant est nettement perceptible. L'alouette chante avec ardeur, d'une manière pressante. On a l'impression que l'air en résonne à plusieurs lieues, comme piqué partout par des puces. Son chant ne connaît pas de repos, il s'élève sans trêve, retentit sans fin dans l'air printanier, toute la journée, comme si cet oiseau ne pouvait pas vivre sans chanter, ou plutôt comme s'il vivait pour chanter. Il vole haut dans le ciel, comme porté par son chant inlassable. Les alouettes meurent au milieu des nuages, cela





ne fait pas de doute. Elles montent dans le ciel le plus haut qu'elles peuvent, pénètrent à l'intérieur des nuages qui passent, leur forme disparaît tandis que les nuages flottent, seul peut-être leur chant subsiste au-delà des nuées.

J'ai pris un rocher à angle droit, un masseur aveugle serait sûrement tombé la tête la première, le rocher bifurque brutalement à droite, et en regardant plus bas de mon côté, j'ai remarqué une vaste étendue de colza. Je me suis demandé si l'alouette allait tomber au milieu des fleurs acidulées. Mais non. J'ai pensé alors qu'elle allait prendre son envol de la prairie dorée. Puis, j'ai cru voir une alouette dans sa chute en croiser une autre dans son vol. Enfin, que l'alouette tombe ou qu'elle s'envole, qu'elle forme ou non une croix avec une compagne, elle ne cesse de chanter joyeusement, et j'ai songé que son chant allait continuer à l'infini.

Le printemps invite au sommeil. Les chats en oublient d'attraper les souris, les hommes en oublient leurs dettes. Parfois même, on oublie qu'on a une âme et on perd tout bon sens. Simplement, on se réveille quand on aperçoit dans le lointain les fleurs de colza. On retrouve son âme en entendant le chant de l'alouette. L'alouette ne chante pas avec son gosier, elle chante avec son âme. Tant que le mouvement de l'âme s'exprime par sa voix pour devenir chant, rien au monde n'est d'une vitalité si dense. Quel plaisir ! Se sentir ainsi joyeux est un poème.

Je me suis aussitôt souvenu du poème de Shelley et j'ai commencé à réciter le peu que je me rappelais par cœur de l'ode à l'alouette, mais ce n'était que deux ou trois strophes, dont les vers suivants :

*We look before and after
And pine for what is not :
Our sincerest laughter
With some pain is fraught ;
Our sweetest songs are those that tell of
saddest thoughts.*

« Que je regarde devant ou derrière moi, mes désirs ni mes souhaits ne s'accomplissent. Notre rire le plus sincère renferme de la douleur. Les plus tristes pensées font les chants les plus doux. »

Force m'est d'admettre que le poète le plus heureux qui soit ne saurait chanter avec autant d'ardeur que l'alouette, sans la moindre distraction, oublieux du passé comme de l'avenir, tout entier à sa joie. Dans la poésie occidentale bien entendu, mais aussi dans la poésie chinoise, on trouve souvent l'expression « tristesse incommensurable ». Mais cette tristesse démesurée vaut pour le poète, le profane quant à lui se suffira peut-être d'une mélancolie à moindre dose. En y regardant de plus près, le poète est d'un tempérament infiniment plus inquiet que le profane, et ses nerfs plus fragiles que le commun des mortels. S'il lui

est donné de connaître des joies supérieures, il a aussi d'insondables chagrins. Aussi vaut-il mieux y réfléchir à deux fois avant de devenir poète.

Le chemin était plat pendant un certain temps, à droite une montagne boisée, à gauche les fleurs de colza à perte de vue. Mon pied foulait de temps à autre des dents-de-lion. Les feuilles dentelées poussaient de tous côtés, protégeant en leur milieu la boule jaune. Préoccupé par les fleurs de colza, je me suis retourné, pris de compassion pour les fleurs foulées, mais les boules jaunes étaient toujours plantées au milieu des feuilles dentelées.

Fleurs sans souci, me dis-je, en reprenant le fil de ma réflexion.

Sans doute la tristesse s'attache-t-elle au poète, mais si le cœur se laisse aller à écouter le chant de l'alouette, il n'a plus de place pour la moindre parcelle de souffrance. A regarder les fleurs de colza, le cœur se contente de bondir de joie. Il en va de même du spectacle des dents-de-lion, des cerisiers... Les cerisiers avaient disparu de ma vue, j'ignore à quel moment. A me trouver ainsi en montagne en contact avec le paysage, tout prenait de l'intérêt à voir et à entendre. C'était seulement plaisant, nulle souffrance ne se manifestait. Si ce n'est que mes pieds fatigués me faisaient mal, et que je n'avais rien de bon à me mettre sous la dent.

Cependant, d'où venait cette absence de souffrance ? Du fait que je regardais le paysage comme un rouleau peint, que je lisais l'ensemble comme

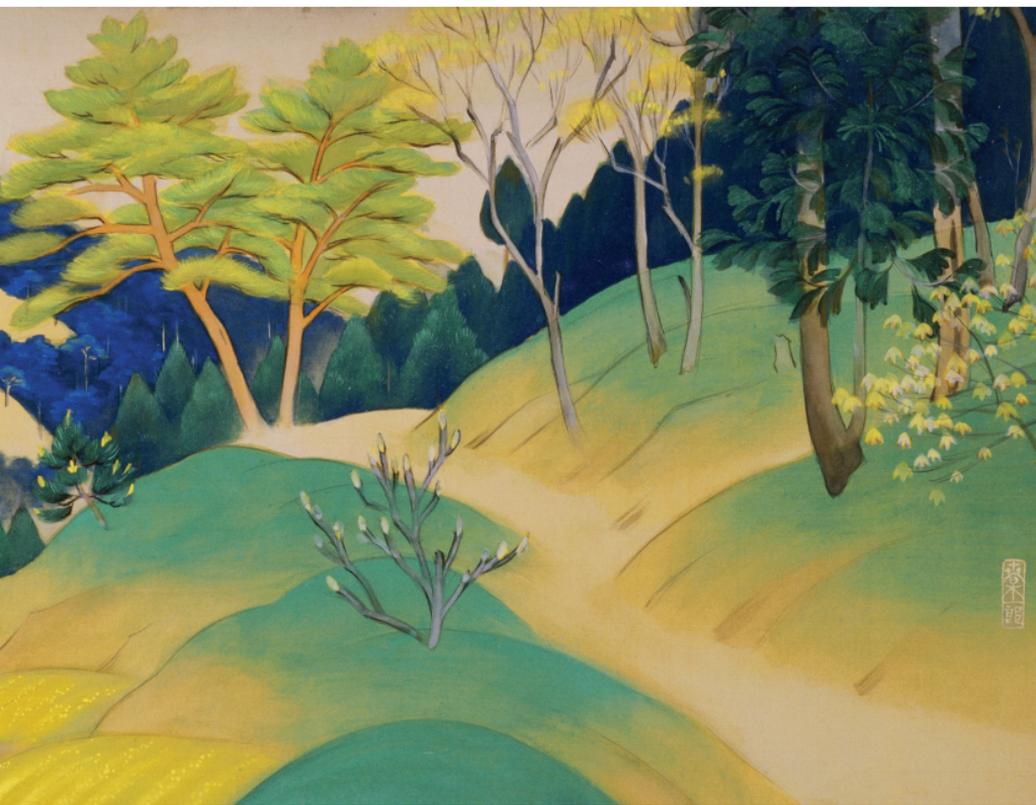
un poème. Puisque c'est un tableau, puisque c'est un poème, il ne vient pas à l'esprit d'en tirer profit en s'appropriant la terre que l'on défricherait pour y aménager une voie ferrée. Simplement, ce paysage qui ne remplit pas l'estomac, qui ne rapporte pas d'argent, n'existe qu'en tant que paysage pour me réjouir le cœur, et c'est pourquoi le plaisir ne s'accompagne d'aucune souffrance, d'aucun souci. En cela, la puissance de la nature est précieuse. C'est elle qui dans l'instant façonne le cœur de l'homme, le purifie et lui permet d'accéder à un monde poétique sans tache.

Sans doute l'amour est-il beau, belle la piété filiale, admirable aussi la loyauté ou encore l'amour de la patrie. Mais si l'on y est soi-même confronté, on se retrouvera pris dans la spirale des rapports d'intérêt, aveuglé par ce qui est beau, par ce qui est louable. Par conséquent, on ne verra plus où se loge la poésie.

Pour le comprendre, il faut se mettre dans la situation d'un tiers en état de disponibilité. C'est en se plaçant en spectateur, c'est-à-dire en restant extérieur, qu'on éprouve de l'intérêt à suivre une pièce de théâtre ou à lire un roman. Celui qui suit une pièce, celui qui lit un roman, fait complètement abstraction de ses propres intérêts. Tant qu'il est à son spectacle ou à sa lecture, il est poète.

Cependant, un spectacle ordinaire, un roman ordinaire ne sauraient échapper aux sentiments naturels. On souffre, on s'emporte, on s'agite, on





pleure. A un moment donné, le spectateur finit par s'identifier et il souffre, s'agite, pleure. Si l'esprit de lucre ne joue ici aucun rôle, en contrepartie, la sentimentalité devient plus active que d'habitude. Voilà qui est détestable. Douleur, colère, agitation, pleurs, autant d'émotions inévitables dans le monde des hommes. Moi-même, voilà trente ans que je suis dedans jusqu'au cou, et j'en suis las. Non seulement j'en suis dégoûté, mais si en outre il me faut connaître les mêmes secousses à travers le théâtre ou les romans, ah ça, non, je renonce. La poésie à laquelle j'aspire n'est pas du genre à exalter les passions ordinaires. C'est une poésie capable de balayer les pensées vulgaires, de m'éloigner, ne fût-ce qu'un moment, de ce bas monde. Les chefs-d'œuvre eux-mêmes semblent rares, pièces ou romans, qui s'élèvent au-dessus des sentiments naturels ou qui font fi du bien et du mal. Ils n'arrivent jamais à se dépêtrer de ce monde. En particulier la poésie occidentale, car elle est trop imprégnée d'humanité, et ses chants les plus purs ne peuvent s'extraire des limites du monde prosaïque. A l'infini, la compassion, l'amour, la justice, la liberté, tout ce qui s'étale dans le bazar ici-bas, on en fait son profit. Poésie ou pas, on n'a pas le loisir d'oublier le sol que l'on foule, l'argent que l'on compte. On comprend que Shelley ait soupiré en écoutant chanter une alouette.

Par bonheur, dans la poésie orientale, on trouve des poèmes affranchis de ce genre d'émotion.